

Me suivait pour un peu de pain,  
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde !  
Hélas ! de ma musette il entendait le son,  
Il me sentait venir de cent pas à la ronde.  
Ah ! le pauvre Robin mouton  
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre,  
Et rendu de Robin la mémoire célèbre,  
Il harangua tout le troupeau,  
Les chefs, la multitude, et jusqu'au moindre agneau,  
Les conjurant de tenir ferme !  
Cela seul suffirait pour écarter les loups.  
Foi de peuple d'honneur, ils lui promirent tous  
De ne bouger non plus qu'un terme.  
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton  
Qui nous a pris Robin mouton.  
Chacun en répond sur sa tête,  
Guillot les crut, et leur fit fête.  
Cependant, devant qu'il fût nuit,  
Il arriva nouvel encombre !  
Un loup parut, tout le troupeau s'enfuit,  
Ce n'était pas un loup, ce n'était que l'ombre.  
Haranguez de méchants soldats,  
Ils promettent de faire rage,  
Mais, au moindre danger, adieu tout leur courage,  
Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

LIVRE DIXIEME.

FABLE PREMIERE

Les deux Rats, le Renard, et l'OEuf.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIERE.

Iris, je vous louerai, il n'est que trop aisé :  
Mais vous avez cent fois notre encens refusé.  
En cela peu semblable au reste des mortelles,  
Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles !  
Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.  
Je ne les blâme point, je souffre cette humeur.  
Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux  
Ce breuvage vanté par le peuple rimé, et belles.  
Le nectar, que l'on sert au maître du tonnerre,  
Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre,  
C'est la louange, Iris, vous ne la goûtez point ;  
D'autres propos chez vous récompensent ce point :  
Propos, agréables commeroes,  
Où le hasard fournit cent matières diverses ;  
Dans la table d'un livre III, le berger porte aussi le nom.  
de Guillot.

Jusqu'à la fin de votre entretien  
La bagatelle a part, le monde n'en croit rien.  
Laissons le monde et sa croyance.  
La bagatelle, la science,  
Les chimères, le rien, tout est bon, je soutiens  
Qu'il fait de tout aux entretiens !  
C'est un parler où Flore épand ses biens,  
Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,  
Et fait du miel de toute chose !  
Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais  
Qu'en ces fables aussi j'entreteigne des traits  
De certaine philosophie,  
Subtile, engageante, et hardie.  
On l'appelle nouvelle : en avez-vous ou non  
Qui parler ? Ils disent donc  
Que la bête est une machine,  
Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressorts :  
Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est corps.  
Telle est la montre qui chemine  
A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.  
Ouvrez-la, lisez dans son sein :  
Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde ;

La première y meut la seconde ;  
Une troisième suit : elle sonne à la fin.  
Au dire de ces gens, la bête est toute telle.  
L'objet la frappe en un endroit,  
Ce lieu frappé s'en va tout droit,  
Selon nous, au voisin en porter la nouvelle.  
Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.  
L'impression se fait : mais comment se fait-elle ?  
Selon eux, par nécessité,  
Sans passion, sans volonté !  
L'animal se sent agité

De mouvements que le vulgaire appelle  
Tristesse, joie, amour, plaisir, douleur cruelle,  
Ou quelque autre de ces états.  
Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.  
Qu'est-ce donc ? Une montre. Et nous ? C'est autre  
Voie de la façon que Descartes l'expose :  
Descartes, ce mortel dont on eût fait un dieu  
Chez les patiens, et qui tient le milieu  
Entre l'homme et l'esprit, comme entre l'homme et l'homme  
Le tient tel de nos gens ; franche bête de somme,  
Voici, dis-je, comment raisonne cet auteur  
Sur tous les animaux, enfants du Créateur,

Madame de la Sablière craignait surtout le ridicule qui s'attache à la réputation de femme savante ; et la Fontaine se conforme à ses goûts en ayant l'air d'ignorer qu'elle fût au courant de la philosophie mise en vogue par Descartes. Instruite par Sauveteur et Bernier, elle en savait plus sur ces matières que notre poète. Elle mourut le 8 janvier 1683, laissant la réputation d'une des femmes les plus aimables et les plus instruites de son siècle. Nous avons donné d'amples détails sur ce qui la concerne dans l'Histoire de la vie, et des ouvrages de Jean de la Fontaine, troisième édition, pag. 220-222.

J'ai le don de penser ; et je sais que je pense  
Or, vous savez, Iris, de certaine science  
Que, quand la bête penserait  
La bête ne réfléchirait  
Sur l'objet ni sur sa pensée  
Descartes va plus loin, et soutient nettement  
Qu'elle ne pense nullement  
Vous n'êtes point embarrassé  
De le croire ; ni moi, Cependant, quand aux bois  
Le bruit des cors, celui des voix  
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,  
Qu'en vain elle a mis ses efforts  
A confondre et brouiller la voie  
L'animal chargé d'ans, vieux cerf, et de dix cors  
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,  
A présenter aux chiens une nouvelle amorce  
Que de raisonnements pour conserver ses jours  
Le retour sur ses pas, les malices, les tours  
Et le change et cent stratagèmes  
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un meilleur  
On le déchire après sa mort  
Ce sont tous ses honneurs suprêmes

Quand la perdrix  
Voit ses petits  
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle  
Qui ne peut fuir, encor par les airs le trépas  
Elle fait la blesée, et va traînant de l'aile  
Attirant le chasseur, et le chien sur ses pas  
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille  
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,  
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit  
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde  
Où l'on sait que les habitants  
Vivent, ainsi qu'aux premiers temps,  
Dans une ignorance profonde ;  
Je parle des humains ; car, quant aux animaux  
Ils y construisent des travaux  
Qui des torrents grossis arrêtent le ravage  
Et font communiquer l'un et l'autre rivage  
L'édifice résiste, et dure en son entier  
Après un lit de bois est un lit de mortier  
Chaque castor agit communément en est la tâche  
Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;  
Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton.  
La république de Platon  
Ne serait rien que l'apprentie  
De cette famille amphibie  
Ils savent en hiver clever leurs maisons

Tous les écrivains modernes ont écrit sans aucune raison que le castor ne bâtit pas son logis au pluriel, que confondent les éditions données par la Fontaine, et l'édition de 1729.

Passent les étangs sur des ponts  
Fruit de leur art, savant ouvrage  
Et nos parcs ont beau le voir  
Jusqu'à présent tout leur savoir  
Est de passer l'onde à la nage  
Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,  
Jamais on ne pourra m'obliger à le croire ;  
Mais voici beaucoup plus, écoutez ce récit  
Que je tiens d'un roi plein de gloire  
Le défenseur du Nord vous sera mon garant :  
Je vais citer un prince aimé de la Victoire  
Son nom seul est un mur à l'empire ottoman  
C'est le roi polonais, jamais un roi ne ment  
Il dit donc, que sur sa frontière  
Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :  
Le sang qui se transmet des pères aux enfants  
En renouvelle la matière  
Ces animaux, dit-il, sont germains du renard  
Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmi les hommes  
Non, pas même au siècle où nous sommes  
Corps de garde avancé, vedettes, espions,  
Embuscades, partis, et mille inventions  
D'une pernicieuse et maudite science  
Eille du Styx, et mère des héros  
Exercent de ces animaux  
Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait  
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,  
Et qu'il rendit aussi le rival d'Épique ?  
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?  
Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature  
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;  
Que la mémoire est corporelle ;  
Et que, pour en venir aux exemples divers  
Que j'ai mis en jour dans ces vers  
L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin  
Chercher, par le même chemin  
L'image auparavant tracée  
Qui sur les mêmes pas revient pareillement  
Sans le secours de la pensée  
Causer un même événement  
Nous agissons tout autrement  
La volonté nous détermine  
Non l'objet, ni l'instinct, ni le parler, je chemine  
Je sens en moi certain agent  
Tout obéit dans ma machine  
A ce principe intelligent  
Propos, agréables commeroes

Sobieski vainqueur des Turcs à Choczim en 1673 ; il passa quelque temps à Paris, et rechercha la société de madame de la Sablière, chez laquelle la Fontaine eut de fréquentes occasions de s'entretenir avec lui.  
Descartes.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,  
 Se conçoit mieux que le corps même!  
 De tous nos mouvements c'est l'arbitre suprême.  
 Mais comment le corps l'entend-il?  
 C'est là le point. Je vois l'outil  
 Obéir à la main, mais la main qui la guide?  
 Eh! qui guide les cieus et leur course rapide?  
 Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.  
 Un esprit vit en nous, et meut tous nos ressorts;  
 L'impression se fait: le moyen, je l'ignore;  
 On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;  
 Et, s'il faut en parler avec sincérité,  
 Descartes l'ignorait encore.  
 Nous et lui là-dessus nous sommes tous égaux:  
 Ce que je sais, Iris, c'est qu'en ces animaux  
 Dont je viens de citer l'exemple,  
 Cet esprit n'agit pas: l'homme seul est son temple.  
 Aussi faut-il donner à l'animal un point  
 Que la plante après tout n'a point:  
 Cependant la plante respire.  
 Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire?  
 Deux rats cherchaient leur vie; ils trouvèrent un œuf  
 Le dîné suffisait à gens de cette espèce:  
 Il n'était pas besoin qu'ils trouvaient un bouaf.  
 Pleins d'appétit et d'allégresse  
 Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part,  
 Quand un quidam parut: c'était maître renard,  
 Rencontre incommode et fâcheuse:  
 Car comment sauver l'œuf? Le bien empaqueter;  
 Puis des pieds de devant ensemble le porter,  
 Ou le rouler, ou le trainer:  
 C'était chose impossible autant que hasardeuse.  
 Nécessité l'ingénieuse  
 Leur fournit une invention.  
 Comme ils pouvaient gagner leur habitation,  
 L'écornifleur étant à demi-quant de lieue,  
 L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre ses bras;  
 Puis, malgré quelques heurts et quelques mauvais  
 L'autre le traîna par la queue. [pas  
 Qu'on m'aïlle soutenir, après un tel récit,  
 Que les bêtes n'ont point d'esprit!  
 Pour moi, si j'en étais le maître,  
 Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfants.  
 Ceux-ci pensent-ils pas des leurs plus jeunes ans?  
 Quelqu'un peut donc penser se pouvant connaître.  
 Par un exemple tout égal,  
 J'attribuerais à l'animal  
 Non point une raison selon notre manière,  
 Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort:  
 Je subtiliserais un morceau de matière,

\* Celui qui cherche à vivre aux dépens d'autrui.  
 \* Quelques choes.

Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,  
 Quintessence d'atome, extrait de la lumière,  
 Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor  
 Que le feu; car enfin, si le bois fait la flamme,  
 La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme  
 Nous donner quelque idée? et sort-il pas de l'or  
 Des entrailles du plomb? Je rendrais mon ouvrage  
 Capable de sentir, juger, rien davantage,  
 Et juger imparfaitement,  
 Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.  
 A l'égard de nous autres hommes,  
 Je ferais notre lot infiniment plus fort:  
 Nous aurions un double trésor:  
 L'un, cette âme pareille en tous tant que nous sommes,  
 Sages, fous, enfants, idiots,  
 Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux;  
 L'autre, encore une autre âme, entre nous et les anges  
 Communé en un certain degré,  
 Et ce trésor à part créé  
 Suivrait parmi les airs les célestes phalanges,  
 Entrerait dans un point sans en être pressé,  
 Ne finirait jamais, quoique ayant commencé:  
 Chose réelle, quoique étrange!  
 Tant que l'enfance durerait  
 Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait  
 Qu'une tendre et faible lumière:  
 L'organe étant plus fort, la raison percerait  
 Les ténèbres de la matière  
 Qui toujours envelopperait  
 L'autre âme imparfaite et grossière.

FABLE II

L'Homme et la Couleuvre.

Un homme vit une couleuvre:  
 Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre  
 Agréable à tout l'univers!  
 A ces mots l'animal pervers  
 C'est le serpent que je veux dire,  
 Et non l'homme: on pourrait aisément s'y tromper).  
 A ces mots le serpent, se laissant attraper,  
 Est pris, mis en un sac; et ce qui fut le pire,  
 On résolut sa mort, fit-il coupable ou non.  
 Afin de le payer toutefois de raison,  
 L'autre lui fit cette harangue:  
 Symbole des ingrats! être bon aux méchants,  
 C'est être sot; meurs donc: ta colère et tes dents  
 Ne me nuiront jamais. Le serpent, en sa langue

\* Ce qui précède est un composé des idées d'Empédocle et de Platon, que la Fontaine mêle ensemble pour tâcher de s'expliquer à lui-même le système de Descartes sur l'âme des bêtes, contre lequel son bon sens naturel lui suggérait des difficultés insolubles.

Reprit du mieux qu'il put: S'il fallait condamner  
 Tous les ingrats qui sont au monde,  
 A qui pourrait-on pardonner?  
 Toi-même tu te fais ton procès; je me fonde  
 Sur tes propres leçons; jette les yeux sur toi.  
 Mes jours sont en tes mains, tranche-les; ta justice,  
 C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice  
 Selon ces lois, condamne-moi;  
 Mais trouve bon qu'avec franchise  
 En mourant au moins je te dise  
 Que le symbole des ingrats  
 Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces paroles  
 Firent arrêter l'autre; il recula d'un pas.  
 Enfin il repartit: Les raisons sont frivoles.  
 Je pourrais décider, car ce droit m'appartient;  
 Mais rapportons-nous-en. Soit fait, dit le reptile.  
 Une vache était là: l'on l'appelle; elle vient:  
 Le cas est proposé. C'était chose facile:  
 Fallait-il pour cela, dit-elle, m'appeler?  
 La couleuvre a raison: pourquoi dissimuler?  
 Je nourris celui-ci depuis longues années;  
 Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;  
 Tout n'est que pour lui seul; mon lait et mes enfants  
 Le font à la maison revenir les mains pleines:  
 Même j'ai rétabli sa santé, que les ans  
 Avaient altérée; et mes peines  
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.  
 Enfin me voilà vieille; il me laisse en un coin  
 Sans herbe: s'il voulait encor me laisser paître!  
 Mais je suis attachée; et si j'eusse eu pour maître  
 Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin  
 L'ingratitude? Adieu: j'ai dit ce que je pense.  
 L'homme, tout étonné d'une telle sentence,  
 Dit au serpent: Faut-il croire ce qu'elle dit!  
 C'est une radoteuse; elle a perdu l'esprit.  
 Croyons ce bœuf. Croyons? dit la rampante bête.  
 Ainsi dit, ainsi fait. Le bœuf vient à pas lents.  
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête,  
 Il dit que du labeur des ans  
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesants,  
 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines  
 Qui, revenant sur soi, ramenait dans nos plaines  
 Ce que Cérés nous donne, et vend aux animaux;  
 Ce que cette suite de travaux  
 Pour récompense avait, de tous tant que nous sommes,  
 Force coups, peu de gré; puis, quand il était vieux,  
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes  
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.  
 Ainsi parla le bœuf. L'homme dit: Faisons taire  
 Cet ennuyeux déclamateur;

Il cherche de grands mots, et vient ici se faire;  
 Au lieu d'arbitre, accusateur.  
 Je le récuise aussi. L'arbre étant pris pour juge  
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge  
 Contre le chaud, la pluie, et la fureur des vents;  
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs:  
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire;  
 Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire  
 Un rustre l'abattait: c'était là son loyer;  
 Quoique, pendant tout l'an, libéral il nous donne,  
 Ou des fleurs au printemps, ou du fruit en automne,  
 L'ombre l'été, l'hiver les plaisirs du foyer,  
 Que ne l'émondait-on, sans prendre la cognée?  
 De son tempérament, il eût encor vécu.  
 L'homme, trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu,  
 Voulut à toute force avoir causé gagnée.  
 Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là!  
 Du sac et du serpent aussitôt il donna  
 Contre les murs, tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands:  
 La raison les offense; ils se mettent en tête  
 Que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens  
 Et serpents.  
 Si quelqu'un desserre les dents  
 C'est un sot. J'en conviens: mais que faut-il donc faire?  
 Parler de loin, ou bien se taire.

FABLE III

La Tortue et les deux Canards.

Une tortue était, à la tête légère,  
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.  
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère;  
 Volontiers gens hoiteux haissent le logis.  
 Deux canards, à qui la commère  
 Communiqua ce beau dessein,  
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.  
 Voyez-vous ce large chemin?  
 Nous vous yottrerons, par l'air, en Amérique.  
 Vous verrez mainte république  
 Maint royaume, maint peuple; et vous profiterez  
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.  
 Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère  
 De voir Ulysse en cette affaire.  
 La tortue écouta la proposition;  
 Marché fait, les oiseaux forgerent une machine  
 Pour transporter la pèleriné.  
 Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton  
 Serrez bien, dirent-ils, gardez de lâcher prise.  
 Puis chaque canard prit ce bâton par un bout.  
 La tortue enlevée, on s'étonne partout

\* Sa récompense.

De voir aller en cette guise  
L'animal lent et sa maison ;  
Justement au milieu de l'un et l'autre oison  
Miracle ! criaient-ils : venez voir dans les nues  
Passer la reine des tortues.  
La reine ! vraiment oui : je la suis en effet,  
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux  
De passer son chemin sans dire aucune chose ; fait  
Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,  
Elle tombe, elle creève aux pieds des regardants.  
Son indiscretion de sa perte fut cause.  
Imprudence, habil, et sottise vanité  
Et vaine curiosité,  
Ont ensemble étroit parentage  
Ce sont enfants tous d'un lignage.

FABLE IV.

Les Poissons et le Cormoran.

Il n'était point d'étang dans tout le voisinage  
Qu'un cormoran n'eût mis à contribution  
Viviers et réservoirs lui payaient pension.  
Sa cuisine allait bien : mais, lorsque le long âge  
Eut glacé le pauvre animal,  
La même cuisine alla mal.  
Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même.  
Le nôtre, un peu trop vieux pour voir au fond des eaux,  
N'ayant ni filets ni réseaux,  
Souffrait une disette extrême.  
Que fit-il ? Le besoin, docteur en stratagème  
Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang  
Cormoran vit une écrevisse.  
Ma commère, dit-il, allez tout à l'instant  
Porter un avis important.  
A ce peuple : il faut qu'il perisse ;  
Le maître de ce lieu dans huit jours péchera  
L'écrevisse en hâte s'en va  
Contre le cas. Grande est l'énigme  
On court, on s'assemble, on dispute  
A l'oiseau : Seigneur Cormoran  
D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?

Oison n'a jamais signifié que le petit d'une oie, et par métaphore une personne simple et bornée.  
Issus de même source ou d'une même lignée ou race. Le dictionnaire de l'Académie française du temps de la Fontaine dit que le mot lignage est vieux : notre poète l'aura sans doute rajouté ; car, depuis la publication de ses fables, aucun dictionnaire, sans en excepter celui de l'Académie française, n'a reproduit cette remarque : mais tous les lexicographes l'ont fait à l'égard du mot parentage, qui était vieux, aussi, même lorsque La Fontaine écrivait, et qui ne s'employait qu'en vers. Marot s'est servi de l'un et de l'autre mot.  
Ecrit pour émettre, par licence poétique.

Êtes-vous sûr de cette affaire ?  
N'y savez-vous remède ? Et qu'est-il bon de faire ?  
Changer de lieu, dit-il. — Comment le ferons-nous ?  
N'en soyez point en soin : je vous porterai tous  
L'un après l'autre, en ma retraite.  
Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins ;  
Il n'est demeure plus secrète.  
Un vivier que Nature y creusa de ses mains,  
Inconnu des traitres humains,  
Sauvera votre république.  
On le crut. Le peuple aquatique  
L'un après l'autre fut porté  
Sous ce rocher peu fréquenté.  
Là, Cormoran le bon apôtre,  
Les ayant mis en un endroit  
Transparent, peu creux, fort étroit,  
Vous les prenait sans peine ; un jour l'un, un jour  
Il leur apprit à leurs dépens l'autre ;  
Que l'on ne doit jamais avoir de confiance  
En ceux qui sont mangeurs de gens ;  
Ils y perdirent peu, puisque l'humaine engeance  
En aurait aussi bien croqué sa bonne part.  
Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? toute  
Me paraît une à cet égard : l'oiseau  
Un jour plus tôt, un jour plus tard  
Ce n'est pas grande différence.

FABLE V.

L'Enfouisseur et son Compère.

Un pince-maille avait tant amassé  
Qu'il ne savait où loger sa finance  
L'avarice, compagne et sœur de l'ignorance,  
Le rendait fort embarrassé  
Dans le choix d'un dépositaire ;  
Car il en voulait un, et voici sa raison :  
L'objet tente ; il faudra que ce morceau s'altère  
Si je le laisse à la maison ;  
Moi-même de mon bien je serai le larron.  
Le larron ? Quoi ! jour, c'est se voler soi-même ?  
Mon ami, j'ai pitié de ton erreur extrême.  
Apprends de moi cette leçon :  
Le bien n'est bien qu'en tant qu'on s'en peut défaire ;  
Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver  
Pour un âge et des temps qu'en ont plus que faire ?  
La peine d'acquiescer le soin de conserver  
Ote le prix à l'or, qu'on croit si nécessaire.  
Pour se décharger d'un tel soin,  
Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin  
Il aimait mieux la terre ; et, prenant son compère,  
Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.  
Au bout de quelque temps l'homme va voir son or,  
Il ne retrouva que le gîte.

Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite  
Lui dire : Apprétez-vous : car il me reste encor  
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.  
Le compère aussitôt va remettre en sa place  
L'argent volé ; prétendant bien  
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.  
Mais, pour ce coup, l'autre fut sage  
Il retint tout chez lui, résolu de mourir  
Plus n'entasser, plus n'enfourir ;  
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage  
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

FABLE VI.

Le Loup et les Bergers.

Un loup rempli d'humanité  
(S'il en est de tels dans le monde)  
Fit un jour sur sa cruauté,  
Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,  
Une réflexion profonde.  
Je suis hâr, dit-il, et de qui ? de chacun.  
Le loup est l'ennemi commun.  
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa  
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :  
C'est par là que de lous l'Angleterre est déserte ;  
On y mit notre tête à prix.  
Il n'est hobereau qui ne fasse  
Contre nous tels bans et publiés,  
Il n'est marmot osant crier  
Que du loup aussitôt sa mère ne menace  
Le tout pour un âne rogneux,  
Pour un mouton pourri, pour quelque chien har-  
Dont j'aurai passé mon envie  
Eh bien ! ne mangeons plus de chose ayant eu vie :  
Paissons l'herbe ; broutons, mouroons de fain plutôt.  
Est-ce une chose si cruelle ?  
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?  
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rot,  
Mangeants un agneau cuit en broche.  
Oh ! oh ! dit-il, je me reproche  
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens  
S'en repaissant eux et leurs chiens ;

Edgard roi d'Angleterre, qui régna vers le milieu du dixième siècle, fit faire tous les ans de grandes chasses pour la destruction des lous, et convertit le tribut en argent que son prédécesseur Athelstan avait imposé aux souverains de la principauté de Galles, en un tribut annuel de trois cents têtes de lous. Par ces moyens Edgard détruisit les lous dans toute l'Angleterre. Voy. Hume's Hist. of England, ch. 11, l. 127.  
Mandement fait à cris publics pour ordonner, ou défendre quelque chose.  
Allusion à la fable XVII du livre IV, intitulée le Loup, la Mère, et l'Enfant.  
VAR. S'en repaissant, dans toutes les éditions modernes.

Et moi, loup, j'en ferai scrupule !  
Non, par tous les dieux ! non, je serais ridicule  
Thibaut l'agnelet passera  
Sans qu'à la broche je le mette ;  
Et non-seulement lui, mais la mère qu'il tette  
Et le père qui l'engendra !  
Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie  
Faire festin de toute proie  
Manger les animaux ; et nous les rédimons  
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons !  
Ils n'auront ni croc ni marmite !  
Bergers, bergers ! le loup n'a tort  
Que quand il n'est pas le plus fort :  
Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

FABLE VII.

L'Araignée et l'Hirondelle.

O Jupiter, qui sus de ton cerveau  
Par un secret d'accouchement nouveau  
Tirer Pallas, jadis mon ennemi  
Entends ma plainte une fois en ta vie :  
Progné me vient enlever les morceaux ;  
Caracolant, frisant l'air et les eaux  
Elle me prend mes mouches à ma porte  
Miennes je puis les dire ; et mon réseau  
En serait plein sans ce maudit oiseau !  
Je l'ai tissu de matière assez forte.  
Ainsi, d'un discours insolent  
Se plaignait l'araignée autrefois tapisserie  
Et qui lors était filandière  
Prétendait enlacer tout insecte volant  
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie  
Malgré le bestion happaït mouches dans l'air

Mais cette leçon n'est autorisée par aucune des éditions originales.  
C'est-à-dire, le petit agneau qu'on nomme Thibaut. La réunion de ces deux mots Thibaut-agnelet forme le nom du berger dans l'anecdote racontée par maître Pierre Pathelin, p. 16 de l'édition de Constelier, 1725, in-12.  
Jupiter, incommodé d'un violent mal de tête, implora le secours de Vulcain, qui, d'un coup de hache, fit sortir de son cerveau la déesse de la Sagesse tout armée.  
Ovid. Met. v.  
L'hirondelle, qui, dans la mythologie, provenait de Progné, sœur de Philomèle.  
Ce mot n'appartient pas, comme on l'a dit, à notre vieux langage ; il est dérivé de l'italien : mais au lieu d'être, comme dans cette langue, un augmentatif, notre poète en fait un diminutif. Il bestionne signifie en italien une bête grosse ou grande. Dans la première édition du dictionnaire de l'Académie française, on trouve cependant le mot bestions ; mais au pluriel seulement ; il est dit que ce mot signifie particulièrement des bêtes sauvages, et qu'il ne s'emploie guère qu'en parlant des tapisseries qui représentent des sortes de bêtes. tapisseries de bestions. Ce mot, aujourd'hui même au pluriel, est hors d'u-